

« La banque et la finance restent un univers machiste et sexiste »

TRIBUNE

Gunther Capelle-Blancard et Jézabel Couppey-Soubeyran

Chercheurs au Centre d'économie de la Sorbonne (université Paris-I-Panthéon-Sorbonne)

Antoine Rebérioux

Chercheur au laboratoire Dynamiques sociales et recomposition des espaces (Ladyss, université de Paris)

Gunther Capelle-Blancard, Jézabel Couppey-Soubeyran et Antoine Rebérioux ont passé en revue 200 études comparant les comportements, les pratiques, les métiers et les carrières des femmes et des hommes dans les entreprises du secteur bancaire et financier. Les progrès de la parité ne garantissent pas l'effacement des stéréotypes.

Publié le 12 juillet 2019 à 13h19, mis à jour hier à 06h54 | Lecture 6 min.

Article réservé aux abonnés



Tribune. Depuis 2017, dans le quartier de la Bourse de Wall Street à New York, une statue de fillette à l'attitude frondeuse, réalisée par la sculptrice Kristen Visbal, fait face à l'emblématique taureau du sculpteur Arturo Di Modica, qui trônait là depuis 1989. Un signe des temps ? Les femmes auraient-elles fait leur place dans l'univers de la finance ? Ont-elles des préférences et des attitudes financières différentes de celles des hommes ? Si différences il y a, sont-elles d'ordre biologique, ou social ? En pâtissent-elles en matière d'épargne, de placement, d'accès au crédit ? Qu'en est-il de leurs carrières dans le secteur financier ? Comment font celles qui brisent le « plafond de verre » ? Dirigent-elles alors différemment ?

Pour répondre à ces questions, nous avons passé en revue les résultats de quelque 200 études académiques qui testent l'incidence du genre dans le domaine de la banque, de la finance de marché et de la gouvernance d'entreprise (« Vers un nouveau genre de finance ? », *Revue de la régulation* n° 25, premier semestre 2019).

Plus prudentes, moins audacieuses, moins matheuses, moins agressives, etc., les femmes ne seraient guère « faites » pour l'univers des banquiers et tradeurs audacieux, virils, rigoureux, compétiteurs et performants... Ces clichés de genre sont de plus en plus examinés et débattus. Mais pas encore déconstruits.

Plus les stéréotypes sont prégnants et plus on s'y enferme

Les données d'enquête, comme l'enquête Pater de l'Insee en France, font bien apparaître des différences de préférences et de comportements entre hommes et femmes. Les femmes déclarent une aversion à l'égard du risque plus prononcée que les hommes ; elles se disent moins optimistes, plus généreuses, moins ambitieuses, moins confiantes, plus respectueuses des règles, plus altruistes ; elles ont une culture financière encore plus mauvaise que celles des hommes ; elles choisissent des placements plus sûrs, etc.

L'erreur serait toutefois d'y voir une simple révélation de préférences, alors que les personnes interrogées ont tendance dans leurs réponses à se conformer à (l'idée qu'ils ou elles se font de) ce que la société attend d'eux. Plus les stéréotypes sont prégnants et plus on s'y enferme, que ce soit en répondant à une enquête ou en prenant effectivement des décisions financières.

Les études académiques qui testent l'incidence du genre dans le domaine financier tendent aussi à confirmer ces stéréotypes. Les études qui croisent finance et neurosciences, domaine en plein essor, orientent l'explication vers des différences biologiques (le taux de testostérone, par exemple). Eternel débat entre l'inné et l'acquis, que la « neurofinance » tend à trancher grossièrement quand elle écarte les phénomènes socioculturels d'identification et d'apprentissage, dont les différences observées résultent tout autant, sinon davantage.

Minoritaires dans les activités les mieux rémunérées

Dès lors qu'on tient compte du contexte, de l'expérience passée et de l'éducation, en particulier de l'éducation financière, les études de genre appliquées à la finance ne nous renseignent pas seulement sur les différences observées, mais aussi sur ce qui permet de les réduire. Les enquêtes sur l'éducation financière montrent que le niveau de celle-ci est faible partout et pour tout le monde, mais plus encore pour les femmes. Or cette éducation a une forte incidence sur les comportements : par exemple, les femmes planifient moins bien leur retraite ou participent moins aux marchés boursiers, ce qui réduit la part des revenus qui en résultent. La bonne nouvelle, cependant, est qu'un peu d'éducation financière permet non seulement d'augmenter le niveau général, mais également de combler l'écart de comportement entre hommes et femmes.

Lorsque les femmes participent aux marchés financiers en gérant un portefeuille de titres, leur

prudence limite certes leur gain, mais aussi leurs pertes. Au final, le rendement net de leur portefeuille n'est pas forcément plus faible. En revanche, cette prudence, avérée ou supposée, rend leur accès au marché du crédit traditionnel plus difficile que pour les hommes, en partie parce que, si le chargé de clientèle est un homme, il va avoir tendance à réserver de meilleures conditions de crédit aux hommes. Il en va un peu différemment pour le microcrédit ou le financement participatif. Les femmes sont, en effet, les principales bénéficiaires du microcrédit, mais le biais de genre s'y manifeste plus subtilement, par une limitation du montant des prêts obtenus. Et, sur les plateformes de « crowdlending », l'usage de photos avantagerait particulièrement les femmes...

Lorsque les femmes travaillent dans le secteur bancaire et financier, c'est le plus souvent dans les ressources humaines, le secrétariat et la gestion administrative, ou le back-office. Dans les métiers en lien avec la clientèle, au cœur de l'activité de détail des banques, les femmes sont aussi majoritaires, mais leur part baisse à mesure que la clientèle monte en gamme. De manière générale, leur proportion diminue avec le niveau de qualification, de prestige et de salaire. Elles sont minoritaires dans les activités les mieux rémunérées liées aux marchés financiers, et fort peu nombreuses dans les salles de marché. A Wall Street, à la City ou à la Défense, elles gagnent de 25 % à 60 % de moins que les hommes, sont souvent moins promues, tenues à l'écart des meilleurs clients et ont de bien moindres bonus. Quand vient une promotion, il leur faut s'assurer que c'en est bien une, et non l'affichage d'une diversité de surface. Certaines confient aussi que, une fois en responsabilité, mieux vaut éviter la machine à café, de peur d'être prise pour une assistante !

Adopter les codes masculins

Bref, la finance reste un univers machiste et sexiste. Pour s'intégrer dans cet environnement hostile, les femmes doivent le plus souvent adopter les codes masculins. Celles qui arrivent à tirer avantage des progrès d'une plus grande parité ou celles cooptées par des réseaux de femmes sont, dans leur immense majorité, blanches, issues de classes sociales privilégiées et plutôt du genre consensuel. Forcer la barrière du genre semble obliger à accepter celle de l'ordre établi...

C'est sans doute aussi parce qu'il leur faut épouser les codes masculins et se faire plus conservatrices lorsqu'elles accèdent aux commandes que les femmes n'impriment guère un style de gestion très différent de celui des hommes. C'est ce que suggèrent les études lorsque les chercheurs se demandent si les femmes orientent la gestion des entreprises dans un sens plus favorable à l'environnement ou au social, si elles gouvernent plus prudemment les banques, si elles se montrent plus attentives à la stabilité financière lorsqu'elles sont superviseuses, ou plus attachées à la croissance qu'à l'inflation lorsqu'elles sont dans les comités directeurs de banques centrales. Il est vrai qu'elles y sont encore fort peu nombreuses et que les échantillons testés sont donc souvent étroits.

En va-t-il différemment lorsque les femmes enseignent ou font de la recherche en finance, domaine où leur sous-représentation est patente ? Un peu, mais guère. S'il est en revanche un domaine que les femmes investissent beaucoup plus que les hommes, c'est précisément celui... des études de genre ! Celles que nous avons recensées comptent pour 70 % d'entre elles au moins une femme parmi leurs auteurs, alors que les femmes représentent le quart à peine des chercheurs en économie. Si les femmes investissent ce domaine moins valorisé par les éditeurs, c'est aussi parce que les hommes le leur laissent volontiers...

Pas simple de prévoir l'incidence d'une plus grande parité

Un jour, peut-être, le secteur financier, la direction des entreprises et l'enseignement-recherche en finance deviendront véritablement paritaires. Les femmes, alors moins contraintes de se conformer aux codes masculins, pourraient exprimer plus largement leurs différences. A moins que ces différences ne soient que l'expression de stéréotypes dans lesquels elles étaient enfermées et dont la parité fera céder le carcan ?

Il n'est donc pas si simple de prévoir l'incidence d'une plus grande parité : certains écarts de salaire,

de traitement, de considération se resserreront, mais les écarts de comportements, de préférences, de styles de gestion, etc. pourraient tout autant s'accroître que diminuer. Si, par leur plus forte présence, les femmes parviennent à défaire les stéréotypes, il y aura dans le domaine financier, comme dans d'autres, tout autant de différences entre les femmes qu'entre hommes et femmes. Et c'est bien d'ailleurs avec une plus grande diversité de femmes et d'hommes que la finance gagnerait à fonctionner. Les différences en tout genre valent mieux que les différences de genre.

Un dossier de la « Revue de la régulation » sur le genre en économie

La version complète de l'étude de Gunther Capelle-Blancard, Jézabel Couppey-Soubeyran et Antoine Rebérioux est parue, sous le titre « Vers un nouveau genre de finance ? », dans le n° 25 de la *Revue de la régulation*, dans un dossier en accès libre intitulé « Déployer les études de genre en économie politique », sous la direction de Thomas Lamarche et Cécile Lefèvre.

Ce dossier propose des articles de Carole Brunet et Esther Jeffers (« *L'évolution des inégalités de genre pendant la Grande Récession en Europe* »), Guillaume Vallet (« *This is an Man's World : autorité et pouvoir genrés dans le milieu des banques centrales* »), Irène Berthemond et Clémence Clos (« *Intégrer la division sexuelle du travail au rapport sociale de travail* »), etc., complétés par un entretien entre Sylvie Morel, Esther Jeffers, Thomas Lamarche et Cécile Lefèvre (« *Pour une économie féministe radicalement hétérodoxe* »).

Les hommes, les femmes et l'argent

La nomination de Christine Lagarde, première femme à la tête de la Banque centrale européenne, incite à s'interroger sur les stéréotypes et les pratiques de genre dans une industrie financière devenue le cœur du pouvoir et de la richesse économique. Notre sélection de **tribunes**.

- Gunther Capelle-Blancard, Jézabel Couppey-Soubeyran et Antoine Rebérioux :
« La banque et la finance restent un univers machiste et sexiste » ; Ariell Reshef : « Christine Lagarde, une exception de genre et de parcours » ;
- Hélène Langinier : « Au Luxembourg, des femmes issues des

Gunther Capelle-Blancard et Jézabel Couppey-Soubeyran (Chercheurs au Centre d'économie de la Sorbonne (université Paris-I-Panthéon-Sorbonne)) et **Antoine Rebérioux** (Chercheur au laboratoire Dynamiques sociales et recomposition des espaces (Ladyss, université de Paris))
